

# Turin

**Alessandro Mari**

Traduit de l'italien  
par Lise Caillat





## De quoi est faite une ville ?

D'antiques pierres romaines grignotées par les siècles et de panneaux solaires sur les toits, d'un obélisque laïc devenu magique malgré lui, de trafic automobile et de plaques d'égout en fonte, de canalisations et de fibre optique qui courent sous l'asphalte, de chiens en laisse, de refuges pour sans-abri, de vélos et de chantiers, de tintements de verres à vin, de pancartes à louer sur des immeubles décrépis et de courtiers immobiliers pour les autres, d'un coin de ciel, d'une colline, de touffes d'herbe qui veillent sur les rues, d'écureuils, d'un fleuve avec ses rives et ses ragondins, d'êtres humains qui diffusent de la chaleur comme des radiateurs... La ville est faite de tout ça. Ou mieux, elle est peut-être faite de tout.

Mais dans ce cas, ne pourrait-on dire qu'elle n'est rien ?

Quand tu la rencontres pour la première fois, quand tu la fréquentes pendant un temps, quand tu choisis d'y vivre, ou d'y mourir, comment fait la ville pour devenir une partie de toi, et vice versa ?

Qu'est-ce qui la rend vivante à tes côtés ?

Qu'inscrit-elle sur toi et toi sur elle ?

Ces questions valent pour toutes les villes, je crois, et les réponses dépendent de qui les pose. Elles varient selon ta façon d'arriver et ce que tu y cherches : si tu es né sur place, si tu t'y es installé, ou simplement posé pour quelques jours. Si tu es en quête de temps, d'espace, de paix, d'opportunités à la mesure de ton portefeuille, de fuite, peut-être d'amour.

Mais peut-on attendre une seule chose d'une ville ?

Et ne lui donne-t-on pas forcément plusieurs choses en retour ?

Je n'ai qu'une certitude, et c'est de là que je voudrais partir pour tenter de trouver des réponses. La

☛ **La ville est  
un organisme  
d'une complexité  
stupéfiante** ☛

ville est un organisme d'une complexité stupéfiante. Un corps constitué de cellules – les personnes – qui palpitent, se renouvellent, meurent et renaissent au fil de l'existence.

Elle a un système nerveux – les réseaux électriques, informatiques, les connexions mentales et affectives qui parcourent telles des synapses. Elle a une peau – les murs, les façades, les surfaces qui changent avec le temps, qui cicatrisent ou se flétrissent comme des visages. Elle a un système digestif – les canalisations, les égouts, les appareils de chauffage, les marchés, les restaurants. Et évidemment, elle a un cœur. Plus d'un, même : dans les places, les jardins, les écoles, les hôpitaux, les manifestations, les squats, les réunions de quartier, dans tous les lieux où l'activité humaine puise et redistribue du carburant vital. Elle a aussi un métabolisme qui transforme les ressources – énergie, peur, espoir, culture – en mou-

vement. Et comme tous les organismes, la ville maintient une fragile homéostasie : chaque jour, elle cherche un équilibre entre ce qu'elle rejette et ce qu'elle absorbe. C'est un écosystème non naturel, mais qui est suffisamment vivant pour t'accueillir dans sa respiration si tu l'habites vraiment. Tu deviens alors pulsation, sang, nutriment, anticorps.

La ville est une *réciprocité vivante*.

Italo Calvino, qui a habité Turin dans l'après-guerre, écrit dans *Les Villes invisibles*, son roman le plus géométrique et visionnaire (hasard ou pas) : « Tu ne jouis pas d'une ville à cause de ses sept ou soixante-dix-sept merveilles, mais de la réponse qu'elle apporte à l'une de tes questions<sup>1</sup>. » Sages et sensibles paroles : quelle question souhaites-tu poser à la ville, toi qui la visites, et quelles sont les nôtres à nous qui l'habitons chaque jour, lorsque nous lui rendons hommage ou la maudissons ?

Ces humains qui traversent les places, voyagent agrippés aux poignées des tramways, stationnent dans des cours d'immeubles, font la queue aux *check-ins* des hôtels ou allument l'électricité en rentrant chez eux, ceux qui incitent la ville à rester comme elle est ou à devenir quelqu'un d'autre : ce sont des questions.

Calvino a vécu vingt ans à Turin, qu'il disait « sérieuse mais triste, idéale pour écrire ». Après le chaos de la guerre, il appréciait sa sobriété : cette effervescence culturelle et esthétique mesurée lui semblait propice au

---

1. Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, Gallimard, 2013, traduction de Jean Thibaudeau. Toutes les notes sont de la traductrice.

travail, à l'économie d'énergie, on pouvait s'y concentrer loin des mirages des métropoles. Mais la ville n'est pas une photographie. Elle est incapable de rester figée dans le temps. C'est un film, une séquence de photogrammes qui s'enchevêtrent et racontent une histoire. Et à Turin on le ressent facilement, aujourd'hui plus que jamais.

Ironie du temps, le quartier où habitait Calvino – Vanchiglia – est depuis quelques années un théâtre des nuits étudiantes avec au programme gin-tonic, DJ-sets et clameurs le long des Murazzi du Pô. Car tout ce qui vit se transforme : un simple quartier peut changer le rythme d'une ville, la rigueur peut se briser, la mélancolie peut devenir une énergie propulsive. Et rien ne se perd vraiment. Dans cette ville, tout coexiste : chaque espace est mémoire et, en même temps, possibilité. On se promène via Roma comme dans un temple du luxe et de la consommation, mais il suffit de rejoindre la via Giuseppe Barbaroux et notre pas se fait tout de suite plus incertain, entre les ruelles étroites et les invitations à se perdre. Ainsi, la réponse de Turin à la question de Calvino, qui est aussi la nôtre, pourrait être celle-là : si chaque ville est une créature, alors elle évolue, pas seulement au sens métaphorique. Elle se transforme biologiquement.

Et c'est ainsi que Turin répond à une de tes questions, alors que toi tu réponds à l'une des siennes – même si tu n'y restes qu'un jour. Nous attendons tant d'une ville : de l'empathie peut-être, des soins, des services, une forme de beauté et d'histoire, une atmosphère... mais en échange, la ville attend quelque chose de nous. Toujours. Car on fait partie d'une ville en l'habitant, bien sûr, mais

également en y passant, en s'en souvenant, en la désirant ou parfois en la détestant de loin.

Nous allons explorer la ville à travers ses organes, en commençant par les veines qui la parcourent. Et peut-être y trouverons-nous ainsi notre place, toi et moi. Enfin, moi, je la cherche depuis 2019, et même avant.

J'ai rencontré Turin à 21 ans, en 2001, une excursion depuis Milan : deux petites heures de train contre la moitié aujourd'hui, parce qu'à l'époque les lignes à grande vitesse n'étaient encore pour la plupart qu'un projet. Nous étions deux, j'étais avec le premier vrai amour dont je me souviens – je dis *vrai* parce que nous avions 20 ans, et notre amour contenait l'absolu du désir, un magma torrentiel mais aussi quelque chose d'adulte, un élan vers l'avenir. Nous étions venus visiter le musée du Cinéma : c'était des années avant que les plateformes de streaming comme Netflix ne fassent leur apparition, et le cinéma vivait sa dernière période de gloire en tant que « religion », il était plutôt populaire avec ses églises, ses liturgies, et une certaine pratique de la foi.

Nous avons franchi le seuil de la Mole comme on tiendrait une promesse. C'était une de ces journées de mai où Turin te colle le soleil sur la tête au moins jusqu'à 18 heures ; car après, il n'est pas rare qu'une averse vienne rendre l'apéritif moins prévisible et plus joyeux (on se croirait presque en Normandie). Le musée du Cinéma avait été inauguré l'année précédente, et aussitôt élevé au rang de symbole d'une ville en quête d'une nouvelle manière de se raconter, c'est-à-dire de comprendre qui elle avait été et qui elle pourrait être.

Après tout, chaque belle histoire fait se rencontrer le passé et le futur, comme si elle portait en elle un morceau de Morse : trait point trait. Et ce code reconstruit chaque jour un nouvel équilibre entre nostalgie et progrès. Sans lui, une histoire ne serait qu'une fête d'anniversaire à laquelle on arrive trop tard ou une plante privée de racines. Turin a été la capitale du cinéma italien avant d'être détrônée par Rome : on y tournait les superproductions du muet, comme *Cabiria* ; ici est né en 1906 le premier studio de cinéma, l'Ambrosio Film, fondé par un certain Arturo Ambrosio avec un capital social de 700 000 lire (environ 3,5 millions d'euros d'aujourd'hui). La société concevait, réalisait, distribuait et exploitait ses films, une fine intuition commerciale et entrepreneuriale.

Ce jour de mai 2001, en bons touristes de la culture, nous avons découvert que la Mole n'avait pas été construite pour célébrer l'histoire du cinéma, vu qu'elle est sortie de terre avant même que les premières caméras n'existent. Pourtant, quand on l'embrasse du regard, elle ressemble à une caméra pointée vers le ciel : avec ses 167,5 mètres, elle a été durant plusieurs décennies l'édifice en maçonnerie le plus haut d'Europe. Et bien qu'ayant perdu cette primauté aujourd'hui, elle demeure un des éléments – naturels ou humains – qui définissent la silhouette de la ville.

Le nom Mole *Antonelliana* vient de l'architecte Alessandro Antonelli qui l'a dessinée. Le projet était à l'origine une synagogue : la communauté hébraïque turinoise voyait grand, mais s'est retrouvée à court de financements. Elle s'est laissé emporter, les travaux se

sont compliqués et elle a dû passer la main. Abandonner un tel projet aurait été un crime, alors la ville de Turin a décidé de le terminer : en 1889 le monument inauguré célèbre l'unité nationale, qui elle aussi portait à l'époque une dimension utopique, faite d'éclectisme et de rigueur.

L'intérieur est un ventre caverneux essentiellement vide, d'où on monte à l'aide d'un ascenseur d'une lenteur vertigineuse, jusqu'à toucher le ciel et peut-être s'y embrasser. Elle accueille près d'un million de visiteurs chaque année, mais il serait réducteur d'en faire un lieu touristique, tant la Mole fait partie de l'identité de la ville. Elle était même au verso de chaque pièce italienne de 2 centimes d'euro quand elles circulaient encore.

La première fois que je suis venu à Turin, c'était donc pour la Mole, et le nouveau musée du Cinéma. Et je suis resté un moment là-dedans, davantage fasciné par ce que le cinéma n'est toujours pas devenu, en vérité : une archéologie de nos fantasmes et un lieu d'expérimentations techniques ouvrant à d'autres choses. Une grande et belle collection. Puis tous les deux, touristes culturels de 20 ans, nous sommes sortis les yeux pleins d'illusions, et nous avons marché au hasard, nous retrouvant piazza Vittorio Veneto où la ville semble finir, où commencent le fleuve et derrière, la colline. Là, assis au milieu de cette immense scénographie, je pense avoir eu la première intuition de ce qu'est cette ville pour moi : l'écho d'une voix que j'ignorais avoir.

Depuis ce jour, Turin est restée ancrée dans je ne sais quel recoin de moi-même, comme une musique qui guide mes pas et que, paradoxalement, je n'entends qu'en

m'arrêtant pour reprendre mon souffle – un tango sans doute, vu que dans cette ville, sévère à ses heures, la danse argentine compte des milliers d'adeptes (moi c'est plutôt le *Lindy hop* qui m'a attiré, longtemps plus tard). Turin marche à tes côtés quand tu ne penses pas à elle, elle ne dit rien mais ne cesse de suggérer des trajectoires.

Je l'ai mieux compris lorsque j'y suis retourné pour étudier en 2005, tandis que les Jeux olympiques d'hiver se préparaient à entrer en scène. C'était un vaste chantier à ciel ouvert, mais il flottait quelque chose dans l'air qui dépassait l'événement sportif : la ville semblait décidée à s'extraire de son ennui, de son indécision et de son immobilisme. Trois milliards d'euros pour transformer les rues, rénover les équipements, redessiner les espaces, se refaire une beauté. Sous le maquillage, et sous la peau elle-même, on devinait une subtile mutation. Liée aux compétitions qui accueilleraient deux millions de spectateurs en 2006, mais aussi aux *nuits blanches*, qui scintillent encore dans les mémoires : des nuits où bars

☛ **Turin peut être  
ébouriffante le soir,  
et repaître le  
lendemain parfaitement  
coiffée, présentable  
et bourgeoise** ☛

et lieux publics restaient ouverts sous prétexte des Jeux, en rappelant aux habitants que Turin peut être ébouriffante le soir, et repaître le lendemain parfaitement coiffée, présentable et

bourgeoise. C'était comme si, en égrenant les heures nocturnes, les habitants s'étaient réveillés d'un long sommeil. Et la journée aussi, l'enthousiasme se propageait : plus de vingt mille volontaires se sont mobilisés

pour que tout fonctionne, et aujourd'hui, vingt ans après, on croise encore des gens avec l'uniforme des Jeux sur le dos, et la fierté d'alors sur le visage. Ça fait sourire, d'un beau sourire.

J'ai atterri au milieu de cette effervescence quand, pour être honnête, je cherchais juste un peu de calme : une chambre à louer, et un endroit où essayer de comprendre ce que je pourrais devenir. Je n'avais pas beaucoup de cartes en main, pas encore, et je voulais juste commencer quelque chose. Je voulais aussi laisser derrière moi le malaise milanais qui m'avait conduit à refuser une offre de carrière universitaire. Et je crois que ça a marché. En deux ans, parfois seul, parfois accompagné de migrants ou d'étudiants comme moi, j'ai peu à peu découvert que Turin est une ville qui n'impose rien, ni ambition ni paresse. Son sens de la mesure te donne simplement la possibilité de mieux te comprendre.

J'ai passé deux ans à Turin qui m'ont aidé à comprendre qui je suis, et en 2007, je suis reparti pour travailler, explorer le monde, écrire et être publié. Je n'imaginai pas y revenir un jour. Ma vie ailleurs était pleine et passionnée, j'ai fait du chemin, construit des choses et j'en ai brisé d'autres. Mais certaines villes te marquent en profondeur et savent se rappeler à toi quand il le faut. Comme si elles restaient à portée de main.

Dans mon cas, il a fallu deux deuils : le premier littéral et familial, le second affectif. En 2019, cet enchaînement m'a surpris garde baissée et j'en suis sorti groggy, avec un besoin de quitter le ring où je me sentais acculé pour bousculer ma géographie émotive, c'est-à-dire changer de

paysage, à la fois à ma fenêtre et dans mon esprit. Alors je suis revenu. Évidemment, les amis ont joué un rôle – en particulier un écrivain né ici qui m’a offert une belle opportunité. Mais aussi parce que je sentais que cette ville saurait me faire une place. Elle peut sembler froide par moments, comme une créature blessée : autrefois importante, elle refuse de l’être moins, et ne veut ni se laisser aller ni se mettre en avant pour séduire à tout prix. Mais si tu commences à danser avec elle, danser vraiment durant quelques jours, alors tu comprends : elle ne veut ni t’utiliser ni être utilisée.

Elle veut te choisir.

Comme dans le tango.

Une *mirada*, un regard.

Turin est sérieuse, dit-on souvent. Comme une personne qui ne sent pas le besoin de rire pour être appréciée, qui a vu l’attention se déplacer et a décidé de ne rien changer à ce qu’elle était, même si elle souffre de cette nouvelle marginalité. Comme ces beautés fanées qui, ayant renoncé à s’apprêter, conservent leur charme dans la manière dont elles attachent leurs cheveux ou lissent leur moustache grisonnante. Mais si tu sais longer ses lisières, écouter ses silences, Turin peut aussi se faire légère, et te surprendre avec une voix de jazz dans une pizzeria, un beat d’électro ou d’avant-pop, un rayon de lumière inattendu, une place qui se déploie comme un éclat de rire.

Sa mémoire immense n’alourdit ni les rues ni l’humeur de ceux qui les parcourent. Elle est partout : dans les vestiges romains et les géométries baroques, dans les avenues bordées de peupliers et les frontispices du XIX<sup>e</sup> siècle, dans

les résidences royales, les lieux du Risorgimento et de la Résistance, les quartiers industriels et postindustriels. Sans oublier, bien sûr, les vies qu'elle a contenues et celles qui la récrivent chaque jour.

Turin est une ville de passage, il y a ceux qui arrivent et ceux qui partent – hier les ouvriers, aujourd'hui les étudiants. Chaque année, plus de 100 000 d'entre eux s'inscrivent à l'université, ou dans l'une des écoles de la ville, venant d'Italie ou du reste du monde. L'université de Turin compte à elle seule plus de 74 000 étudiants, l'Institut polytechnique plus de 33 000, et ces nouvelles cellules d'intelligence, de vitalité et d'aspiration s'ajoutent aux travailleurs pendulaires qui migrent de la Milan voisine plus chère, aux touristes polis, aux saisonniers et à tous ceux qui cherchent un tournant dans leur vie.

Cependant, malgré ce va-et-vient, Turin conserve une forme apparemment fermée. Un peu comme un poing serré protégeant quelque chose. Un mystère. Fondée par les Romains en 27 avant J.-C. sous le nom de *Julia Augusta Taurinorum*, son organisation en *castrum* – un camp militaire fortifié – est toujours lisible dans le maillage orthogonal du centre historique aussi appelé Quadrilatère : les deux artères principales, *cardo maximus* (nord-sud) et *decumanus maximus* (est-ouest), ont survécu aux expansions, guerres, reconstructions, pour devenir respectivement via Garibaldi et via San Tommaso. Et si chaque quartier de cette ville semble né d'une réflexion cartésienne, Turin a également sa part de désordre : stratifications, contradictions, points de fuites. Il suffit de descendre sous la surface – le musée de la via Garibaldi, par exemple, dévoile des restes de

thermes romains encastrés dans ses souterrains –, de dépasser sa première impression ou de lever le regard pour s'apercevoir qu'une coupole de Guarini ne tombe pas du ciel, mais naît toujours d'une tension intérieure.

Turin est une partenaire de danse au caractère bien trempé : elle commence par te résister, te mettre à l'épreuve, mais si tu patientes, alors elle te fait une place, et finit par t'inviter à dîner – dans une gargote ou un restaurant raffiné peu importe, car tu trouveras presque partout quelque chose de délicieux à te mettre sous la dent qui fait partie de sa culture. Le centre semble dessiné tristement au cordeau mais, à bien y regarder, il fourmille de déviations, et pas seulement œnogastronomiques. Sous la rigueur de la maison de Savoie se cache un corps en transformation qui a connu la monarchie, les insurrections, l'industrialisation et le démantèlement, l'exode ouvrier et le sursaut créatif, la faim et l'éros... Un corps qui danse maintenant, le tango ou autre chose. Et quand tu t'arrêtes pour reprendre ton souffle, alors la ville devient musique ; comme si elle était un disque vinyle qui tourne, et toi son diamant.